

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	14X	18X	22X	26X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>
12X	16X	20X	24X	28X	32X

VILLE ANNEE
1802



1er AOUT
No. 8

REVUE DU TIERS-ORDRE

ET DE LA

TERRE-SAINTE

S. FRANÇOIS D'ASSISE.

XX

SES FRÈRES SORTENT POUR LA PREMIÈRE FOIS

“Après avoir ainsi parlé, le saint bénit ses frères qui s'en allèrent, observant ses recommandations avec dévotion. Rencontraient-ils quelque église ou croix, ils s'inclinaient en signe de respect et disaient dévotement : “ Nous vous adorons, ô Christ, et nous vous bénissons à cause de toutes les églises qui sont dans l'univers entier, parce que vous avez racheté le monde par votre Croix.” (1) Car ils croyaient trouver toujours la place de Dieu, quelque part qu'ils rencontrassent une croix ou une église.

“ Et quiconque les voyait, était saisi d'admiration ; car

(1) Encore maintenant, suivant la recommandation de notre Père, dans son testament, nous avons l'habitude de saluer les Croix ou N.-S. dans les églises, en récitant cette formule, un peu modifiée. La voici telle qu'elle se trouve dans le testament de S. François : “ Nous vous adorons, Très-Saint Seigneur Jésus-Christ, ici et dans toutes les églises qui sont dans le monde entier et nous vous bénissons parce que vous avez racheté le monde par votre sainte Croix.” - Nous recommandons cette formule d'adoration à tous les enfants et serviteurs de S. François, dont l'esprit catholique se manifeste dans ces paroles. S. François, en effet, ne se contenta pas d'adorer N. S. en un seul endroit de la terre, mais dans le monde entier.

leur vêtement et leur vie les rendaient si différents de tout le monde, qu'ils semblaient sortir des bois.

“ En quelque lieu qu'ils entrassent, ville ou château, village ou maison, ils annonçaient la paix, affermissant chacun dans la crainte et l'amour du Créateur du ciel et de la terre, et dans l'observance de ses commandements.

“ Quelques-uns les entendaient volontiers ; d'autres s'en moquaient ; presque toujours on les fatiguait par diverses questions ; “ D'où venez-vous ? ” leur disait-on, ou bien : “ Quel est votre Ordre ? ” Et, bien qu'il fût pénible de répondre à tous les curieux, ils disaient simplement : “ Nous sommes des pénitents venus d'Assise. ” Leur Ordre, en effet, n'était pas encore nommé une Religion. (1) Beaucoup les jugeaient trompeurs ou insensés et ne voulaient pas les recevoir chez eux, craignant d'être volés. C'est pourquoi en plusieurs endroits, les frères, après avoir subi beaucoup d'injures, se retiraient sous les porches des églises et des maisons.

“ En ce temps là, deux d'entre eux qui demandaient l'aumône dans la ville de Florence, ne purent trouver l'hospitalité nulle part. Ils vinrent donc à une maison qui avait un porche, et, sous le porche, un four. L'un dit à l'autre : “ Nous pourrions demeurer ici. ” S'adressant ensuite à la maîtresse du logis ils lui demandèrent de les laisser entrer dans sa maison. Et comme elle n'y consentit pas, ils lui dirent humblement : “ Du moins, permettez-nous de nous reposer cette nuit, près du four. ” La femme le leur concéda ; mais son mari survenant se mit à dire : “ Pourquoi as-tu permis à ces vagabonds de rester sous notre porche ? ” — “ Je n'ai pas voulu les recevoir dans la maison, fit elle, mais j'ai pensé qu'en les laissant dehors, sous le porche, ils ne pourront voler, tout au plus, qu'un peu de bois. ” Or, il faisait très froid ; cet homme, prenant les frères pour des vauriens et des voleurs, ne voulut pas qu'on leur donnât de quoi se couvrir.

“ Aussi les pauvres frères après s'être reposés, près du four, jusqu'au lendemain matin, où ils ne purent goûter qu'un sommeil fort léger, réchauffés qu'ils étaient par les seules flammes de l'amour divin, et couverts du vêtement de Dame Pauvreté, ils allèrent à l'église la plus voisine pour assister à l'office du matin.

“ A la pointe du jour, la femme en question vint à la

(1) Dans le langage ecclésiastique, les Ordres Religieux sont, encore aujourd'hui, appelés des *Religions* ; non qu'ils diffèrent de la religion catholique qui les embrasse tous, mais parce que la religion catholique y est pratiquée d'une manière toute particulière, suivant la règle approuvée par l'Église pour chacun d'eux.

même église et y trouva les frères priant très dévotement et longtems. Et, en elle-même, elle dit : " Si ces hommes étaient des vauriens et des larrons, comme le disait mon mari, ils ne resteraient pas si longtems à prier de la sorte."

" Pendant qu'elle roulait cette pensée dans son esprit, un certain Guido distribua l'aumône aux pauvres qui se trouvaient dans l'église. Arrivé aux frères, il voulut donner à chacun d'eux de la monnaie, comme il faisait aux autres pauvres. Mais eux la refusèrent obstinément. Et lui leur dit : " Pourquoi, vous, qui êtes pauvres, ne recevez-vous pas l'argent comme les autres pauvres ? " Le Frère Bernard répondit : " Nous sommes pauvres, il est vrai ; mais la pauvreté ne nous pèse pas, comme aux autres pauvres. C'est par la grâce de Dieu, dont nous avons suivi le conseil, que nous sommes devenus pauvres." Cet homme, admirant ce qu'il entendait, les interrogea : " Avez-vous donc jamais possédé quelque chose ? " — " Oui, nous avons eu de grands biens, mais nous les avons donnés pour l'amour de Dieu." Ainsi répondit le Frère Bernard, le second de S. François et que nous croyons vraiment aujourd'hui être un très saint Frère, celui qui, le premier, recevant l'embassade de la paix et de la pénitence, courut après le saint de Dieu et qui, ayant vendu tout son avoir pour le donner aux pauvres, persévéra jusqu'à la fin, selon le conseil de la perfection évangélique, dans une éminente pureté de vie.

" La femme considérant donc que les frères n'avaient pas voulu d'argent, s'approcha d'eux et dit qu'elle les hébergerait volontiers dans sa maison, s'ils voulaient y venir. Les frères lui répondirent : " Que le Seigneur vous rende selon votre bonne volonté ! " Mais l'homme susdit, sachant que les frères n'avaient pu trouver l'hospitalité, les conduisit dans sa maison disant : " Voici l'hospitalité que Dieu vous a préparée ; demeurez-y à votre gré." Pour eux, rendant grâces à Dieu, ils demeurèrent, pendant quelques jours, chez cet homme qu'ils édifièrent dans la crainte de Dieu, tant par l'exemple que par la parole, de telle sorte qu'ensuite leur hôte donna beaucoup aux pauvres. (3 Comp., c. 10.)

VERTUS DE SES PREMIERS COMPAGNONS.

Nous avons vu comment deux frères furent bien reçus par un homme de Florence. Cet homme faisait exception. " Pour beaucoup d'autres les frères étaient tellement méprisables, que petits et grands les chargeaient d'opprobres et d'injures et même, quelquefois, les dépouillaient de leurs vêtements. Les serviteurs de Dieu, qui, selon la règle évan-

gélisque, ne portaient qu'une seule tunique, ne redemandaient pas ce qu'on venait de leur prendre. Et si quelqu'un touché de pitié, voulait le leur rendre, ils le recevaient volontiers.

" Quesques-uns leur jetaient de la boue ; d'autres, leur mettant les dés dans la main, les invitaient à jouer. Ou bien, par derrière, empoignant leur capuce, on les portait, ainsi suspendus, sur le dos.

" Ils étaient tellement vils, aux yeux du public, qu'on leur faisait ces choses et bien d'autres ; sans crainte, on les affligeait à volonté. Ajoutez qu'ils enduraient d'immenses tribulations et angoisses dans la faim, la soif, le froid et la nudité. Mais ils supportaient tout avec constance et patience, selon les conseils du B. François. Ils ne s'en attristaient ni ne s'en troublaient ; ils ne maudissaient point ceux qui les maltrahent ainsi. Mais, comme des hommes parfaits et évangéliques, dans l'occasion de s'enrichir beaucoup, ils se réjouissaient grandement. Ils estimaient un bonheur parfait que d'éprouver de telles tentations et tribulations ; et, selon la parole de l'évangile, ils avaient soin de prier avec ferveur pour leurs persécuteurs.

" Les hommes remarquaient donc la joie des frères dans leurs tribulations, leur persistante attention et dévotion à la prière ; ils voyaient qu'ils ne recevaient pas d'argent, ni n'en portaient ; qu'ils se portaient mutuellement une parfaite charité, en quoi ils se montraient vrais disciples du Seigneur. Le cœur touché, ils venaient leur demander pardon des offenses qu'ils leur avaient faites. Et les frères leur pardonnaient de tout cœur, disant : " Que Dieu vous pardonne !" et leur donnant de bons conseils touchant leur salut.

" Quelques-uns prièrent les Frères de les recevoir dans leur compagnie ; et parce que tous les six, à cause du petit nombre de frères, avaient reçu du B. François l'autorisation d'admettre dans l'Ordre, ils en acceptèrent quelques-uns. Avec ces nouveaux reçus ils se rendirent tous, un jour déterminé, à Ste Marie de la Portioncule. 5 Comp. c 10 et 11.

LA VIE DES FRÈRES A LA PORTIONCULE.

" La joie, le bonheur des Frères en se revoyant fut si grand qu'il leur fit oublier tout ce qu'ils avaient enduré de la part des méchants.

" Plus que jamais ils s'appliquèrent chaque jour à prier et à travailler de leurs mains, afin d'éloigner tout à fait l'oisiveté, ennemie de l'âme. Ils ne manquaient pas de se

lever à minuit et de prier très dévotement avec abondance de larmes et de profonds soupirs. Leur amour mutuel était très intime ; aussi se servaient-ils et se nourrissaient-ils l'un l'autre comme aurait fait une mère pour son cher fils unique.

“ Le feu de la charité les consumait à tel point qu'il leur semblait facile de livrer son corps à la mort, non seulement pour l'amour de Jésus-Christ, mais encore pour le salut, soit de l'âme soit du corps de leurs frères. C'est pourquoi, un jour, quelques frères, voyageant ensemble, rencontrèrent un fou qui se mit à leur lancer des pierres. L'un d'eux, voyant que les pierres tombaient sur un autre, se plaça de façon à recevoir les coups ; la charité fraternelle, dont il brûlait, lui faisait vouloir être frappé plutôt que son frère. Chacun était prêt à poser sa vie pour autrui.

“ Ils étaient si profondément fondés et enracinés dans l'humilité et la charité que l'un révérait l'autre comme son père et son Seigneur. Et ceux à qui l'office de supérieur ou quelque grâce donnait une certaine prééminence, semblaient plus humbles et plus vils que les autres. Tous se livraient complètement à l'obéissance, prêts à exécuter, sur le champ, la volonté du Supérieur, sans discerner entre le juste et l'injuste. Il leur semblait que tout commandement était l'expression de la volonté de Dieu ; ainsi l'observation des ordres leur était facile et suave.

“ Ils s'abstenaient de tout désir charnel, se jugeant eux-mêmes sévèrement et prenant bien garde à ce que l'un n'offensât pas l'autre d'aucune manière. Arrivait-il que l'un adressât à l'autre une parole qui aurait pu le troubler, sa conscience le mordait au point qu'il n'avait de repos qu'après avoir avoué sa faute, ce qu'il faisait en se prosternant humblement à terre et en faisant mettre sur sa bouche le pied de son frère. Celui-ci refusait-il de poser le pied sur la bouche de son frère, alors, si celui qui avait offensé était un supérieur, il ordonnait à l'autre de lui obéir ; s'il n'était pas supérieur il allait en trouver un et faisait commander à son frère de le punir, comme on vient de dire. Par là, ils s'étudiaient à éloigner d'eux toute rancune et malice, à faire régner toujours entre eux une parfaite charité, et à opposer, de tout leur pouvoir, avec le secours de la grâce de N.-S. Jésus-Christ, les vertus contraires à chaque vice.

“ Le mien et le tien étaient inconnus parmi eux ; mais, selon la règle apostolique, les livres et autres choses données servaient à l'usage commun.

“ Quoiqu'ils fussent très pauvres, ils étaient cependant fort généreux et larges de tout ce qu'on leur donnait pour

l'amour de Dieu. Pour le même amour, ils distribuèrent volontiers à tous ceux qui leur demandaient, et surtout aux pauvres, les aumônes qu'ils avaient reçues. Quand, dans leurs voyages, ils rencontraient des pauvres qui imploraient leur charité, pour l'amour de Dieu, ils donnaient, à défaut d'autre chose, une partie de leurs misérables vêtements. Tantôt ils donnaient le capuce qu'ils détachaient de l'habit, tantôt une manche, ou bien une autre partie qu'ils découpaient ; et cela pour accomplir le mot de l'Évangile : " Donne à qui te demande."

" Un jour un pauvre vint demander l'aumône à l'église de Ste Marie de la Portioncule, où les frères demeuraient quelque fois. Or, il y avait là un manteau qui avait appartenu à un frère étant encore séculier. Celui-ci, sur la demande du B. François, le donna à ce pauvre de grand cœur et sur le champ. Aussitôt, à cause de la révérence et de la dévotion, avec lesquelles il avait donné ce manteau au pauvre, ce frère eut comme une vue que son aumône montait au ciel ; et il se sentit inondé d'une joie nouvelle.

" Quelquefois les riches de ce monde venaient les voir ; on les recevait avec empressement et bonté, on s'efforçait de les rappeler du mal et de les exciter à faire pénitence.

" Les frères demandaient avec instance de ne pas être envoyés dans leur pays natal, afin de fuir la familiarité et les relations de leurs proches, se souvenant de la parole prophétique : " Je suis devenu un étranger pour mes frères et un pèlerin pour les fils de ma mère."

" La pauvreté faisait leur bonheur, car ils ne désiraient point les richesses, mais méprisaient tout ce qui passe, dont les amateurs de ce monde sont si fort épris. En particulier, ils foulaient aux pieds comme de la poussière, l'argent qu'ils n'estimaient pas plus, selon l'enseignement du B. François, que la fiente de l'âne.

" Enfin, n'ayant entre eux aucun motif de s'attrister, ils se réjouissaient continuellement dans le Seigneur. Plus ils étaient séparés du monde, plus aussi ils s'unissaient à Dieu. Marchant dans la voie de la Croix et par les chemins de la justice, ils éloignaient tout obstacle, de la voie étroite de la pénitence et de la sainteté évangélique ; et, ainsi, ils rendaient à ceux qui les suivaient la route plane et sûre. (3 Comp., c. 11.)

(A suivre.)

FR. JEAN-BAPTISTE, *M. Obs.*



UN TERTIAIRE DU XIX SIECLE

JEAN-BAPTISTE LAROUDIE

VIII

Son caractère si abrupt mais si droit, son cœur si facile à soulever mais si bon lui avait attiré la confiance de tous ceux qui le connaissaient. Que de peines, que de soucis dont il fut le confident ! On recourait à lui avec une confiance sans borne, témoignage indéniable de son extrême charité. Les infortunés des situations les plus élevées comme les plus modestes venaient encore lui demander des consolations dans leurs embarras. On était si bien écouté : on savait si bien quel était le pouvoir du digne ouvrier que les requêtes allaient parfois jusqu'à l'indiscrétion. Jean-Baptiste ne s'en étonnait pas : il se dévouait toujours. Et lui, obscur ouvrier, qui n'avait pour vivre que son travail, s'efforçait de rendre le service demandé. C'est ainsi que Laroudie était en correspondance avec toutes les classes de la société : gens du peuple, gentilshommes, religieux, prêtres.

D'où vient cela ? Eh ! mon Dieu, la réponse est fort simple : c'est que la vertu avait transformé l'humble travailleur. L'avait-on fréquenté ? on oubliait sa blouse, ses mains calleuses, ses apostrophes dépourvues de toute précaution oratoire ; on ne voyait que sa belle âme toute imprégnée de charité et ennemie irréconciliable du mal. Sa vertu lui permettait de tout demander, tout oser, tout dire ; elle ne laissait non plus échapper aucune occasion de donner un bon avis. Par exemple, écrivant un jour à une parente, il lui recommandait de ne pas trop passer à sa petite Jeanne ses volontés enfantines, "parce que souvent les parents sont aveugles sur les petits caprices des enfants, et quand ils sont plus grands, souvent ces caprices sont des défauts, dont il est difficile de se corriger ;" il ne finit pas, ajoutait-il, l'élever pour vous seule, mais un peu pour tout le monde.

Ces conseils étaient toujours les bienvenus : on les sollicitait même quand Laroudie, par discrétion ou pour quelq' autre motif, ne les donnait pas. Une fois connu, Jean-Baptiste était aimé.

Puisque nous en sommes à sa charité qui le rendait sociable, disons que Laroudie pratiquait aussi d'une façon irréprochable les vertus sociales.

Il y a 50 ans, en France, l'ouvrier jetait rarement les yeux sur un journal et faisait de la politique. Aujourd'hui c'est tout l'opposé.

Excellent ouvrier, citoyen modèle, Laroudie était un ennemi déclaré de ce qu'on appelle la politique. Il n'en faisait jamais ; jamais il ne se mêlait à une discussion sur ce sujet ; son esprit et son cœur étaient plus haut. Avant tout, il cherchait le royaume de Dieu et sa justice, il cherchait le salut de son âme, le salut

du prochain ; peu lui importait le succès de tel ou tel parti politique.

Il n'était pas pourtant indifférent ; sans souci de remplir ses devoirs de citoyen. Au contraire, il les remplissait très fidèlement et, aux époques des élections, il était exact à voter chaque fois qu'il y avait lieu. Seulement il donnait sa voix à un homme qui lui paraissait chrétien et déterminé à favoriser les intérêts de Dieu. Il savait qu'en nommant un ennemi de Dieu il aurait été responsable des actes impies, du mal accompli par cet élu de son choix. Que ne fait-on toujours et partout de même ? les affaires de la conscience et même des nations ne s'en trouveraient sûrement pas plus mal.

Avant de terminer ce que nous avons à dire sur Laroudie ouvrier, rappelons l'épreuve qu'il reçut de Dieu sur la fin de sa vie.

Il passa près d'une année sans trouver de travail ; ce fut pour lui un rude coup. La pauvreté avait toujours été son lot ; il y était fait ; il l'aimait ; mais le jour où elle sembla vouloir faire place à la misère, le choc fut douloureux. La misère cependant ne vint pas ; fille du vice elle ne saurait pénétrer où se rencontre la vertu. Or la vertu était solidement assise au foyer de Laroudie. La misère est la punition de l'oubli de Dieu, elle frappe surtout les familles et les peuples sans moralité, tandis que la pauvreté est une des conditions de la vie sociale que Dieu autorise pour notre bien. La pauvreté grandit donc simplement dans le pauvre ménage de Laroudie.

Si on n'en dit rien, on n'en souffrit pas moins. Depuis de longues années l'état de santé de Jean-Baptiste demandait un régime réconfortant et surtout du vin. Le pauvre ouvrier dut se contenter de sa soupe et ne boire que de l'eau.

De bonnes âmes connaissant son dénûment voulurent lui venir en aide secrètement. Laroudie s'en aperçut et ne voulut rien accepter. Un vicaire de l'église S. Pierre se fâcha, le traita d'orgueilleux ; mais ce fut en pure perte.

Jean-Baptiste était-il donc réellement orgueilleux ? — Non.

L'éducation maternelle lui avait appris à tendre la main, c'est vrai, mais pour donner et non pour recevoir. Puis il voulait montrer, au grand jour, à des calomnieurs, que s'il pratiquait la piété ce n'était pas pour son profit. Il ne faisait pas grand cas de l'accusation en tant qu'elle l'injuriait personnellement, mais il craignait qu'elle ne fit beaucoup de mal à d'autres. La charité l'obligeait à se justifier, et il se justifiait en refusant tous les secours qu'on lui offrait. La charité le portait à éviter aux faibles l'occasion de pratiquer l'hypocrisie, de paraître religieux pour obtenir l'assistance de l'Eglise.

Plusieurs fois de petits travaux lui furent payés un peu largement. Jean-Baptiste refusa net de recevoir ce salaire. Un jour un grainetier employa notre Tertiaire à trier des haricots. Le travail achevé, le patron lui donna dix francs.

— “Qu'est-ce que c'est que ça, s'écria Laroudie, me prenez-vous pour un imbécile? gardez votre pièce et donnez m'en la moitié.

A force de discuter, on finit cependant par lui faire accepter six francs.

Sa situation cependant n'était pas brillante : il vieillissait, souffrait, déperissait : qu'allait-il devenir ?

Ne comptant que sur la divine Providence, Laroudie persista dans son héroïque refus de tout secours . . . et sa foi en Dieu ne fut pas trompée. Il retrouva du travail et put encore gagner sa vie.

Mais ses forces étaient bien usées ; ses bras, il dut le reconnaître, n'avaient plus leur ancienne vigueur. Son patron le remarquait encore mieux. Par charité, il l'employa à des travaux particuliers, moins fatiguants et trouva le moyen de le payer comme autrefois sans que le brave ouvrier s'en aperçût.

Laroudie put donc travailler jusqu'à la fin de ses jours. Il disait souvent : “ Je demande à Dieu de me reprendre lorsque je ne pourrai plus travailler.”

Son vœu fut exaucé. Il quitta un jour son atelier pour s'aliter et de là s'envoler promptement vers celui dont les récompenses sont admirables.

(*A suivre.*)

FR. JEAN-BAPTISTE, *M. Obs.*



LE TIERS-ORDRE DANS LE PRESENT.

VIII

Je suis persuadé, chers Tertiaires (car vous avez trop l'esprit chrétien pour qu'il en soit autrement) que vous avez dû approuver la manière si virile et, en même temps, si maternelle, dont Marguerite Bosco élevait ses enfants. Les quelques traits que je vous ai rapportés à ce sujet vous portent, ce me semble, à désirer d'en connaître d'autres. On ne se lasse pas, en effet, de ce qui plaît. Comme il me plaît aussi de vous être agréable et de vous faire du bien, je vais donc satisfaire votre désir.

Nous avons vu que cette excellente mère formait ses fils à une vie dure ; nous allons continuer le même sujet.

“ Elle ne redoutait point pour eux l'excès de fatigue, et les employait comme aides à tous les travaux du ménage et même des champs. Elle tâchait, par là, de leur donner une trempe robuste, tant dans leur âme que dans leur corps.

“ La maison était isolée, seule sur le penchant d'une colline, avec un vignoble au-dessus ; plus bas, un pré planté

d'arbres, qui descendait jusqu'à la route bordée de bois. Dans ce milieu presque sauvage, les enfants s'habituèrent à se passer d'autrui, et à n'avoir pas facilement peur. Don Bosco, plus tard, aimait à raconter, à ce propos, une aventure assez gaie.

« La vendange s'annonçait mal, les raisins étaient rares sur les ceps, les propriétaires tenaient d'autant plus à les conserver. Dame Marguerite, avec ses trois enfants pour toute défense, n'était guère en état d'écarter les maraudeurs, encore moins de les repousser de vive force. Cependant il y avait lieu de le faire, si elle ne voulait voir la récolte passer aux mains d'autrui. Elle avait remarqué un étranger rôdant autour de sa vigne et se cachant, comme s'il étudiait les lieux. Elle se douta de quelque mauvais dessein et, rassemblant ses fils, elle leur dit : « Cette nuit nous veillerons, ou du moins je veillerai, et au signal que je vous donnerai s'il y a lieu, tenez-vous prêts à courir vers moi en faisant autant de bruit que vous pourrez. »

« Les enfants ne voulurent pas la laisser seule ; ils veillèrent avec elle, assis par terre dans la vigne. La nuit vint. Au bout d'une heure environ d'obscurité et de silence, une ombre parut dans un sentier, s'avança et se baissa parmi les ceps. Les enfants voulurent y courir ; la mère les retint du geste, jusqu'à ce que le délit fût flagrant ; alors elle se leva elle-même, alla à l'intrus, qui tenait déjà une poignée de grappes, et lui demanda ce qu'il faisait là, et comment il pouvait bien, de gaieté de cœur, s'exposer à aller en enfer pour quelques raisins. L'homme se redressa, voyant qu'il n'avait affaire qu'à une femme ; mais Marguerite cria de toutes ses forces : « Au voleur ! au voleur ! » Et aussitôt ce cri : « Au voleur ! au voleur ! » retentit comme d'une multitude d'échos. Les trois garçonnets l'accompagnaient d'un tapage infernal de pelles et de pincettes qu'ils avaient préparées ; l'un d'eux ajoutait même : « Il est là, là, là, carabiniers, barrez lui le chemin, ne le manquez pas ! »

« A cette chaude alerte à laquelle il ne s'attendait point, le voleur éperdu laisse là son panier de raisins, se précipite, tête baissée du côté opposé à celui où les carabiniers étaient censés venir, et dégringole vers les bois, au risque de se rompre le cou.

« La mère, quand il eut disparu, se mit à rire et dit à ses enfants : « Vous voyez qu'il n'y a pas besoin de fusils pour se débarrasser des voleurs, tant la mauvaise conscience les trouble et les rend peureux. » Toute la joyeuse petite bande riait avec elle à pleins poumons, et célébrait par des gambades sa facile et grotesque victoire.

“ A quelque temps de là, on apprit que le voleur, pour d'autres méfaits de même nature, s'était fait condamner à plusieurs années de prison.

“ Marguerite fit cette réflexion : “ Il n'a pourtant dérobé que des choses d'un prix secondaire, des fruits, du linge, de l'argent. Ah ! mes enfants, chacun de vous possède des trésors plus précieux. Nous avons sauvé ensemble nos raisins ; mais j'aimerais mieux perdre la récolte entière et le terrain avec, que de laisser ravir l'innocence de vos âmes. *Craignez surtout, craignez les voleurs qui tendent des pièges à la vertu ; défiez-vous de votre inexpérience et n'ayez d'autres camarades que ceux que je vous permets.*”

“ *Les enfants lui obéissaient, et ne s'écartaient jamais sans son autorisation.* Elle eut à les défendre plus d'une fois contre ces malfaiteurs d'une autre espèce, dont elle leur avait parlé. Les voisins plus ou moins éloignés se réunissaient dans son étable, l'hiver, pour la veillée. C'est là une habitude des montagnes ; on vit ainsi un peu moins solitaire, un peu moins sauvage ; on se voit, on échange des nouvelles ; les femmes filent ; les hommes se livrent à quelque occupation moins bruyante que celles de la journée ; les jeunes gens s'amuse, et tous économisent le feu et la lumière.

“ Dame Marguerite assaisonnait ces distractions de pieuses et bonnes pensées, racontait quelque histoire tirée de la vie des saints, prenait garde surtout que rien ne se passât qui fût contraire à la religion, à la charité, aux bonnes mœurs. Elle terminait toujours par la prière. Or, un soir, deux jeunes gens, déjà d'un certain âge, se laissèrent aller à des propos inconvenants ; elle leur demanda s'ils n'avaient rien de mieux à dire : “ Eh ! répliqua le plus hardi, reconnu pour son insolence, ne faut-il pas qu'on s'amuse ? — Qu'on s'amuse, oui, mais pas aux dépens de l'honnêteté. — Bah ! vous êtes trop scrupuleuse, mère Boscó ; ce que nous disons, bien d'autres le disent. — Et si d'autres allaient se noyer, iriez-vous aussi ? insista avec énergie la mère de famille ; et si les vilaines choses dont vous vous délectez vous conduisent en enfer, sera-ce un grand soulagement pour vous que de vous y voir en nombreuse compagnie ?”

“ Le jeune libertin sourit avec affectation au mot d'enfer, et entonna à demi voix une chanson impie. Marguerite se leva tout d'une pièce, et d'un ton ferme qui ne décelait point son émotion : “ Sortez, commanda-t-elle, je suis ici chez moi ; sortez !” Et comme les deux mauvais sujets ne se pressaient pas d'obéir, elle ordonna à un de ses fils d'aller

chercher quelqu'un de leur famille. Bientôt arriva la mère de l'un, puis le frère de l'autre. Il y eut d'abord un peu de bruit, mais finalement les deux insolents furent obligés de partir. Marguerite ne leur permit plus jamais de venir à la veillée chez elle."

Chers Tertiaires, peut-être quelques personnes trouveront-elles Marguerite Bosco peu patiente, peu condescendante, et, comme on dit, trop entière, ne passant rien à la faiblesse humaine. — Ne soyez pas de l'avis de ces âmes mondaines qui veulent avoir toute liberté pour leurs faiblesses et enchaîner les âmes franchement chrétiennes. Quand vous voyez chez vous un commencement d'incendie, vous l'éteignez sur le champ, et vous faites bien ; pour chasser le voleur vous n'attendez pas qu'il vous ait tués : ce serait trop tard. Ne laissez jamais mettre le feu du mal dans le cœur de vos enfants ; n'attendez pas pour préserver ceux-ci que le démon ou ses suppôts les aient pervertis à jamais. Soyez sans pitié ni miséricorde pour tout ce qui peut nuire aux jeunes âmes que Dieu vous a confiées. Laisser pervertir ces âmes quand vous pouvez les préserver, serait les perdre vous-mêmes ; ce serait un crime dont Dieu vous demanderait compte !

(*A suivre.*)

FR. JEAN-BAPTISTE, *M. Obs.*



JE SUIS L'IMMACULEE CONCEPTION

LE MIRACLE DE L'ASSOMPTION

A Chagny devait commencer pour le malade les difficultés et les souffrances du transbordement.

Prenant le prêtre infirme dans leurs bras, l'abbé Antoine et deux hommes d'équipe le portèrent péniblement sur le quai de la gare pour y attendre le passage du train.

Les employés du chemin de fer qui allaient et venaient, traînant des colis, donnant ou recevant des ordres, étaient émus de pitié.

—Et y a-t-il longtemps qu'il est dans cet état ? demanda l'un d'eux.

—Il y a vingt ans que ses yeux sont perdus : il y en a onze qu'il est paralysé.

—Et où va-t-il comme cela ?

—A Lourdes.

—Et quoi faire ?

—Guérir.

Plusieurs de ces braves n'étaient pas précisément d'une foi à toute épreuve. Et nous ne les calomnierons point, ce nous semble, en disant que le personnel de la gare de Chagny constituait un milieu assez différent de celui du château de Digoine. Vivant chaque jour parmi les étonnants prodiges accomplis par la science humaine, ils ne voyaient, hélas ! que cela de réel et étaient peu disposés à croire aux miracles tombant du ciel.

Aussi l'expression de cette confiante espérance, qui eût paru sublime à des âmes fidèles, sembla-t-elle quelque peu naïve et folle à cet entourage : chef et sous-chef de gare, mécaniciens, aiguilleurs, agents du télégraphe, graisseurs de locomotive, hommes d'équipe.

Ils se regardèrent pour se dire que, si l'un de ces ecclésiastiques était infirme de corps, tous deux assurément étaient quelque peu infirmes d'esprit. Mais cette impression et cette pensée ne diminuèrent en rien ni leur sollicitude pour le malade, ni le soin attendri qu'ils prirent de le transporter avec des précautions infinies pour ne point aggraver ses souffrances. S'ils étaient loin de la foi du centenaire, ils avaient, par contre, la charité du bon Samaritain, et assurément la main du Père céleste bénissait l'activité de leur zèle dévoué et la commisération de leur cœur.

L'état de paralysie de l'abbé de Musy, l'étrangeté du but de son voyage, la rare distinction de ses traits, le séjour un peu long qu'il dut faire à la station, avaient arrêté, non seulement l'attention des employés, mais aussi celle des divers habitants de Chagny venus ce soir-là à la gare pour prendre le train. Le souvenir de ce prêtre qui allait ainsi chercher, en pays lointain, une guérison que la médecine déclarait impossible, se fixa dans leur esprit.

A tous les changements de lignes, le même transbordement redoutable se renouvelait au prix de grandes fatigues pour le malade. Et après quelques minutes d'arrêt—mais non hélas ! de repos,—le chemin de fer, reprenant sa marche et courant à toute vapeur vers la cite de la Reine du Ciel, se remettait à secouer durement ses membres endoloris.

A Cette, il fallut s'arrêter et coucher.

Les voyageurs arrivèrent enfin à Lourdes le surlendemain de leur départ de Digoine. C'était le vendredi, 8 août, dans la soirée. . . . Un appartement avait été retenu à l'avance, au premier étage d'une maison de la rue de la Grotte.

L'abbé Antoine et le cocher de la voiture, prise à la gare, y portèrent le prêtre paralytique, épuisé de lassitude.

Au rez-de-chaussée de la maison, où descendirent les deux pèlerins, se trouvait un magasin d'objets de piété. Ils y remarquèrent une magnifique statue de Notre-Dame de Lourdes :

—Si je suis guéri, dit l'abbé de Musy, c'est cette statue, la première qui frappe mon regard, que j'emporterai à Digoine. . . .

XIII

Dès le lendemain matin, il fut conduit à la Crypte pour y entendre, assis dans sa chaise roulante, la messe que M. l'abbé Antoine devait célébrer à son intention.

Les malades, les paralytiques, tous ceux qui sont affligés de quelque infirmité visible, les parias de la sante, éprouvent parfois comme une certaine honte de se laisser voir, ainsi déshérités d'un don du ciel que presque tout le monde possède. Ils redoutent, pour ainsi dire, les yeux des hommes et ils se dérobent instinctivement à la curiosité, même bienveillante des regards étrangers. Cela leur arrive surtout, aux heures de la prière ardente et du recueillement profond. La pitié des inconnus, celle même des plus chrétiens et des meilleurs, a souvent quelque chose de superficiel et de banal qui trouble l'intime et silencieux entretien de leur âme avec son Consolateur tout-puissant.

C'est sous l'empire de ce sentiment que M. l'abbé de Musy se fit placer dans un coin obscur de la Crypte, derrière un pilier, à la gauche de l'autel : il eût souhaité, s'il était possible, n'être vu que de la Vierge Marie.

Or, il advint qu'à côté de lui, contre le même pilier, se rencontra un autre infirme, un pauvre enfant du peuple, d'environ quinze ans, d'une physionomie angélique. Avec toutes les précautions minutieuses d'une paternelle sollicitude, un ouvrier aux formes robustes venait de l'étendre sur deux chaises. Son visage, d'une pâleur extrême et idéalisé par l'habitude de longues souffrances, ses yeux grands et doux, ses mains jointes avec ferveur, tout son être en un mot, exprimaient la beauté intérieure de cette âme innocente et pure, qui semblait prête à ouvrir ses ailes pour s'envoler vers les célestes parvis.

Le regard voilé de l'abbé de Musy fut attiré par cet enfant comme par une lumière.

Son cœur s'émut d'une sympathique pitié.

— Comment vous appelez-vous ? lui demanda-t-il.

— Je m'appelle Pierre.

— Eh bien, petit Pierre, je prie pour vous. Priez aussi pour moi.

— De tout mon cœur, monsieur l'abbé. . . .

La messe commença. Après la consécration, le célébrant porta l'hostie sainte à M. l'abbé de Musy, immobile dans son chariot. Quant à petit Pierre, l'ouvrier aux formes robustes le souleva sur ses bras et, le tenant ainsi étendu en travers de sa poitrine, il s'avança vers la Sainte Table. Et le prêtre donna la communion au père et à l'enfant.

Après la messe, l'abbé de Musy se fit descendre à la Grotte et y resta un temps très long. . . .

Son ami l'interrogeait en sortant :

— Et que se passait-il en vous tout à l'heure quand vous parliez à la Sainte Vierge.

- Je la priais ! Je l'invoquais pour tous ceux que j'aime, pour ce pauvre petit Pierre que nous venons de quitter et qui se baigne en ce moment dans l'eau miraculeuse. J'implorais la grâce de m'améliorer un peu. . . . Puis je me suis enfin souvenu du but spécial de mon pèlerinage, et j'ai dit à notre Mère : " Guérissez-moi si c'est pour un plus grand bien. Encore ne vous demandé-je point de m'enlever entièrement tous mes maux, mais seulement de me mettre en état de me tenir sur mes jambes, de façon à pouvoir célébrer la sainte Messe." Et vous avouerez-je même que j'ai été pris de remords devant l'audace de ma prière ! Aussi ai-je ajouté : " Bonne Mère, si vous ne me guérissez pas, je suis vraiment si heureux avec ma croix que je vous remercie tout autant." Il voulut être plongé dans la Piscine. Rien d'extraordinaire ne s'y produisit.

(A suivre.)

H. LASSERRE.

CORRESPONDANCE DE ROME.

Rome, 5 Juin 1892.

Le Cardinal Neto, Patriarche de Lisbonne, dont je vous ai annoncé l'arrivée, à Rome dans ma dernière lettre, nous a fait l'honneur de demeurer au Collège S. Antoine, pendant tout le temps de son séjour dans la Ville Éternelle. Il nous a tous édifiés par sa grande piété et sa bonne simplicité, vraiment digne d'un fils de S. François.

Le jour du Patronage de S. Joseph, son Eminence a célébré la messe pontificale dans l'église du collège. A la demande du Rme Père Général, le Souverain Pontife avait accordé gracieusement au Cardinal le privilège d'officier au trône et de porter la crosse, symbole de la juridiction. C'était une faveur spéciale, car le Souverain Pontife seul a ce droit dans la ville de Rome, comme les évêques l'ont dans leur diocèse.

Le Rme Père Général occupait un prie-Dieu d'honneur près de la balustrade du chœur, en face de l'autel, le T. R. Père Procureur Général faisait les fonctions d'archidiacre assistant au trône et deux prélats étaient venus du Vatican pour diriger les cérémonies. Une cinquantaine de religieux, revêtus de chapes, de chasubles, de dalmatiques ou de la cotta étaient employés à cette solennelle fonction. L'école de chant du collège exécuta la messe à deux voix du R. P. Pierre-Baptiste.

La cérémonie fut vraiment imposante. En souvenir de cette fête, le R. P. Antoine Angelini de la Compagnie de Jésus avait composé en style lapidaire une magnifique inscription dont le

texte imprimé fut distribué à tous les religieux de S. Antoine. Le lendemain de ce beau jour, son Eminence a daigné venir s'asseoir à notre table dans le réfectoire des étudiants. De nombreuses poésies lui ont dit, dans toutes les langues parlées au Collège, les sentiments de vénération et de respectueuse affection des jeunes religieux pour leur illustre frère aîné, heureux et fiers de posséder au milieu d'eux le digne Prince de l'Eglise.

Quelques jours après c'était la Curie qui était en fête. Le Révérendissime Maître Général des Dominicains, dont l'affection pour notre Général n'est un mystère pour personne, était venu s'associer aux joies de la famille Franciscaine. Les divers degrés de la hiérarchie ecclésiastique étaient représentés en cette circonstance : outre le Cardinal qui était le héros de la fête, se trouvaient à la table d'honneur un archevêque et un évêque de l'Ordre. C'était Monseigneur Nilinovic, archevêque d'Antivari, dans le Montenegro, et Monseigneur Falconio évêque nommé de Lacédonia en Italie. Tout finit en ce monde, les jours de fêtes comme les jours de deuil. Après avoir été reçu plusieurs fois en audience par le S. Père, le Cardinal Neto a repris le chemin du Portugal ; mais avant de nous quitter, il a voulu réunir toute la communauté et dans un langage ému, il a remercié le Rmc Père Général et tous les religieux de S. Antoine du bon accueil qui lui avait été fait dans cette maison.

Le Souverain Pontife vient de donner à trois religieux de S. Antoine de nouvelles marques de sa bienveillance et de son estime. Il a désigné pour le Siège vacant de Lacédonia, non loin de Naples, le Rmc P. Diomède Falconio, Procureur Général des Frères Mineurs Réformés.

Quelques jours après il nommait consultant de la Sacrée Congrégation de la Propagande, le T. R. P. Raphaël d'Aurillac, Procureur Général de l'Ordre, et il donnait la même fonction dans la S. Congrégation de l'Index au R. P. Jules de Jésus et Marie, définitiveur Général des Frères Mineurs Alcantarins.

Le comité qui s'est formé en cette ville pour célébrer la mémoire de Christophe Colomb, vient d'organiser en l'honneur du célèbre navigateur une fête qui a parfaitement réussi et qui sera suivie d'autres solennités, comme l'indique le Programme, spécialement pendant le mois d'Octobre. Les membres de la Commission et de diverses sociétés catholiques de Rome se réunirent sur la place de la *Bocca della Verità* et de là se rendirent, bannières en tête, dans un vaste local préparé pour la circonstance et orné avec goût.

Le portrait du Saint Père et le buste de Christophe Colomb occupaient la place d'honneur. Après une magnifique conférence vivement applaudie, le cortège se reforma et se dirigea vers la Croix qui domine le quartier du Testaccio et qui devait être illuminé pour la clôture de la fête. Quand tous furent groupés autour du signe de notre Rédemption, le Président s'adressant à la foule lui parla de la pétition qui se signe en ce moment pour que la

croix fût replacée comme elle l'était autrefois, sur la tour du capitol. Au même instant celle du Testaccio apparut resplendissante de mille feux et la foule enthousiasmée de s'écrier en chœur : "*Vive la Croix sur le Capitole !*" La pétition à la municipalité pour le rétablissement de la Croix a recueilli de nombreuses et importantes signatures parmi lesquelles celles de l'aristocratie et de la noblesse romaine.

Cette année est fertile en centenaires. Il y avait le 31 Mai dernier quatre cents ans que la Sainte Lance de la Passion fut apportée et reçue à Rome en grande pompe. Le sultan Bajazet II ayant réussi, grâce à l'intervention d'Innocent VIII, à faire la paix avec son émule Zizyme offrit au Souverain Pontife, entre autres dons précieux, l'insigne relique de la Lance de Notre Seigneur, qui, à deux reprises différentes, avait été portée de Jérusalem à Constantinople. De grandes fêtes eurent lieu pour recevoir ce précieux trésor. Le Pape, escorté de tous les dignitaires ecclésiastiques se rendit en grande cérémonie sur la voie Flaminienne au devant de la Sainte Relique apportée par l'ambassadeur du sultan et la porta lui-même en triomphe jusqu'à la basilique de S. Pierre, où elle se vénère encore de nos jours.

Le troisième centenaire de la mort de S. Pascal Baylon a été célébré solennellement dans notre Eglise de *V. An Celi*, et surtout dans le Sanctuaire qui lui est consacré dans le quartier du Trans-tévère. Cette dernière église avait été magnifiquement décorée pour la circonstance. Pendant trois jours consécutifs il y a eu office pontifical et panégyrique du Saint. L'église qui malheureusement n'est pas grande regorgeait de monde bien avant le commencement des offices.

Le 13 Mai, à l'occasion du centième anniversaire de la naissance de Pie IX, des fidèles de toutes les conditions, des prélats, des cardinaux même, se sont portés nombreux à la basilique de S. Laurent hors les murs, pour y visiter la tombe de l'immortel Pontife et se recommander à son intercession. Nous avons pu en cette circonstance admirer les belles décorations en mosaïque, qui feront de la chapelle absidale de cette basilique un monument digne de la mémoire de Pie IX et digne aussi des sentiments affectueux et reconnaissants du monde catholique à l'égard du Pape de l'Immaculée Conception et de l'Infaillibilité Pontificale.

Ce monument ne pourra être achevé que dans deux ans et c'est alors qu'auront lieu les fêtes du centenaire de la naissance de Pie IX. Mais Rome ne pouvait laisser passer inaperçu cette date du 13 Mai 1892. Le soir de ce jour il y eut au cercle de S. Pierre une fête solennelle à laquelle assistaient plusieurs cardinaux et de nombreux prélats.

M. le Commandeur Tolli retraça la vie de Pie IX et la glorieuse épopée de son pontificat : il le fit avec cette éloquence vraie qui vient du cœur et qui souleva les plus vifs applaudissements.

C'était un juste tribut de reconnaissance rendu à la mémoire vénéré du Saint Pontife qui avait témoigné une si grande prédi-

lection pour le cercle de S. Pierre et qui lui en avait donné des preuves touchantes.

Le souvenir de Pie IX est encore bien vivant dans le cœur des vrais Romains. Cette fête à laquelle assistait un nombreux public d'élite en a été une preuve sensible. Puisse le grand et immortel Pontife obtenir la délivrance de sa *Rome bien-aimée* et le triomphe de l'Église dont il a été le soutien et dont il est un des plus beaux monuments.

FR. BONAVENTURE DE ROUBAIX.



LE TIERS-ORDRE A LIMA (Perou.)



Le Tiers-Ordre fut fondé à Lima par le Père Marc de Nice. Vers 1550, de l'endroit où se trouve actuellement New-York, le P. Marc, accompagné d'un frère irlandais, partait à pieds, revêtu de son costume religieux, traversait l'Amérique du Nord, se rendait en Haute Californie, franchissait les Montagnes Rocheuses, allait à Mexico, à Guatémala, à San Salvador, à Costa Rica, à l'Équateur et au Pérou.

On lui attribue l'introduction en Californie des premières vignes domestiques, des orangers et des oliviers dont il avait apporté les semences de Provence.

Au Pérou il fut le premier Provincial de la célèbre province des XII Apôtres.

Le premier couvent franciscain de Lima fut décoré par un frère convers. Dans le monde cet homme avait eu le malheur de commettre un crime qui lui mérita la peine de mort. Le supérieur du couvent obtint la grâce du coupable, sous la condition que celui-ci serait enfermé dans le cloître sans en jamais sortir. Reçu chez les Franciscains, le malheureux se convertit si bien qu'il demanda d'être admis dans le Tiers-Ordre : mais on fit plus : on lui donna l'habit du premier Ordre, sous lequel il fit des progrès tels dans la sainteté qu'il reçut le don des miracles et de prophétie.

Un autre couvent franciscain de la même ville est riche en souvenirs de S. François Solano. La cellule du Saint est devenue un oratoire, où l'on conserve précieusement son cercueil, son habit, sa croix, son chapelet et ses instruments de pénitence.

Dans le même couvent on montre son bâton, son violon, une grande Croix avec laquelle, presque toutes les nuits, le Saint faisait le tour du jardin pour imiter son divin Maître. S. François Solano était grand musicien, et maître de chœur au grand couvent de Lima. Pour attirer autour de lui les Indiens idolâtres il avait coutume de jouer du violon ; après quoi il annonçait les vérités du salut. C'est pour cela que, dans beaucoup d'églises de

L'Amérique du Sud, S. François Solano est représenté jouant du violon.

Dans plusieurs endroits du Pérou on rencontre des sources très abondantes d'eau obtenues par S. François Solano en plantant son bâton dans le roc. Ces sources sont d'autant plus précieuses qu'il pleut rarement au Pérou.

Dans un autre cloître franciscain se trouve une maison de retraite qui peut contenir 300 personnes. Quatre fois par an les tertiaires, et d'autres fidèles y viennent successivement faire une retraite de 8 jours.

Dans une des églises franciscaines de Lima sont ensevelis au moins 25 Vénérables de l'Ordre. De ce nombre sont deux jeunes clercs remarquables par leur piété et l'innocence de leur vie. Ils portaient à la T. S. Vierge la dévotion la plus filiale et avaient le bonheur de converser chaque jour avec la divine Mère. C'est ce que rapporte leur biographie écrite aussitôt après leur mort. Tous deux moururent le jour de la Nativité de Marie, après avoir reçu la sainte communion. Leurs corps furent exposés pendant trois jours, durant lesquels un grand nombre de grâces miraculeuses furent obtenues. Après plus de 100 ans, leur mémoire est aussi vénérée qu'aux premiers jours, et souvent on entend répéter : "Allons au tombeau des deux anges."

Voici un autre sanctuaire franciscain : c'est l'église des miracles. Un fait prodigieux arrivé au XVIII^e siècle lui procura ce nom. Une épidémie décimait alors la ville et des prières publiques se faisaient dans toutes les églises pour obtenir la cessation du fléau. Les Tertiaires, pleins de dévotion envers la Patronne de l'Ordre Séraphique, imploraient son secours. Or, sur le maître autel se trouvait une statue de la Mère de Dieu tenant l'Enfant Jésus dans ses bras. O merveille ! pendant que les enfants de S. François répandent leurs cœurs aux pieds de l'autel, Marie dépose son divin Fils et s'agenouille devant Lui, unissant sa supplication à celles des Tertiaires. Une telle prière devait être exaucée. L'épidémie au même instant s'arrêta. N'est-ce pas là un touchant miracle ? Plus tard l'église fut dévorée par un incendie mais la statue miraculeuse resta intacte. Tout cela justifie bien, sans doute, le nom d'église des miracles.

Le Tiers-Ordre a une chapelle fort grande, sous le vocable de S. Roch. En arrière de la chapelle se trouvent de vastes salles où les Tertiaires se réunissent souvent pour s'y occuper en commun de leurs intérêts temporels et spirituels. Les Tertiaires entretiennent aussi près du couvent un hospice de 200 ou 300 vieillards. A cet hospice est attachée une chapelle dédiée à S. Didace. Disons en outre que la fraternité de Lima, qui compte environ 7000 membres, loge et entretient à ses frais ses pauvres dans des maisons spéciales.

S. Roch eut à Lima, il y a environ de 70 à 80 ans, un émule de sa charité et de sa vertu : comme S. Roch, un Tertiaire, nommé Roch, lui aussi, passa plus de la moitié de sa vie dans les

hôpitaux, les prisons et au milieu des pauvres, prodiguant à tous les trésors de sa charité. Une sainte mort répondit à une vie si sainte.

Pareillement, il n'y a pas encore dix ans, mourait dans la même ville, une jeune tertiaire, du nom de Rose, qui fut une admirable imitatrice de Ste Rose de Lima. Son corps, exposé pendant dix jours, en plein été, ne répandit aucune mauvaise odeur.

La famille du pauvre d'Assise est donc toujours bénie de Dieu. Profitons-en, puisque nous avons le bonheur d'en faire partie ; avec la grâce divine, que nous pouvons toujours demander et obtenir, nous entretiendrons, pour notre part, la vie céleste dans ce grand corps. Daignent nos Saints du Ciel nous aider à les suivre de près !



Le Frère Didace Récollet.

Encore un bienfait dont une personne de Québec se croit redevable au Frère Didace. Le présent certificat du médecin vous informera du fait :

“ S. Sauveur de Québec, 9 Mai 1892.

“ Je soussigné, docteur médecin de l'Université Laval à Québec, certifie avoir vu et soigné la jambe de Dame Marie Drouin, épouse de Sieur Olivier Parent, de Beauport. Elle était affligée d'un ulcère, tenace depuis longtemps, douloureux et croissant d'une manière très inquiétante. Les remèdes étaient inefficaces pour le moment et, eussent-ils triomphé du mal, la guérison devait se faire attendre longtemps. Mme Parent, découragée de l'impuissance de la médecine, s'est adressée au Frère Didace, franciscain décédé aux Trois-Rivières. Elle s'est un soir appliqué l'image du Frère sur sa plaie et le lendemain matin elle s'est trouvée débarrassée de l'ulcère et de ses conséquences. La promptitude et la perfection de la guérison ne sont, à mes yeux, explicables que par la puissance d'une intervention surnaturelle.

“ A. LAROCHELLE, M. D.”

Diverses personnes nous ont aussi manifesté de vive voix leur reconnaissance pour les faveurs qu'elles croient devoir à ce bon Frère Didace. Des maladies traitées longuement et en vain par les médecins, auraient disparues à la suite de neuvaines faites en son honneur, et, selon que nous l'ont écrit trois personnes, des demandes d'emploi ont été exaucées.

A Ste Thérèse, une Tertiaire dont le mari tombait d'épilepsie depuis trente-six ans et jusqu'à trois fois par nuit, fit une neuvaine pour lui en l'honneur du Frère Didace, l'année dernière au mois de Juin. Depuis ce temps, le malade n'a ressenti qu'une seule attaque. La femme ne manque aucune occasion de remercier et de faire remercier son généreux bienfaiteur.



III

LES DÉSIRS DE LA PERFECTION NOUS MÉRITENT DE GRANDES GRACES.

Ces désirs, cette faim, cette soif de notre avancement spirituel, sont la meilleure disposition que nous pouvons présenter à Dieu, et lui sont si agréables qu'il nous comble de faveurs particulières. Aussi l'Évangile nous dit-il : " Bienheureux ceux qui sont affamés et altérés de la justice, car ils seront rassasiés." C'est-à-dire, bienheureux ceux qui ont tant le désir de la perfection qu'ils en sont tourmentés comme d'une faim et d'une soif violentes. -- Parce que tu es un homme de désirs, disait un jour l'ange Gabriel au prophète Daniel, je suis venu t'annoncer les secrets de Dieu. Enfin le S. Esprit nous exhorte-t-il, dans les divines Écritures, à agrandir la bouche de notre cœur, c'est-à-dire à augmenter la vivacité de nos désirs, promettant de les exaucer pleinement.

Les Saints ont compris ce divin conseil : aussi étaient-ils affamés de perfection afin de mieux honorer Dieu. Écoutez Ste Véronique Giugliani, clarisse : " Si j'entendais parler des mortifications de quelques âmes saintes, j'allais aussitôt devant l'image du Sauveur, et je lui disais : " Mon Dieu, si j'avais les instruments nécessaires, j'en ferais autant, mais je ne les ai pas ; je vous offre mon désir. . . . Notre Seigneur, ajoute-t-elle, me portait à l'esprit de sacrifice, car lorsque j'avais envie de me procurer quelques plaisirs ou quelques soulagements naturels, je l'entendais me dire au fond de l'âme : " Je suis le vrai et l'unique bonheur, que cherches-tu ? que désires-tu ? " — Et je lui répondais aussitôt : " Oui, mon Dieu, pour votre amour, je veux m'en priver."

Bien jeune encore, Véronique faisait ses délices d'une image suspendue à la muraille et représentant la T. S. Vierge tenant entre ses bras son divin Enfant. Elle s'entretenait avec cette divine Mère, avec l'Enfant Jésus, comme si l'un et l'autre eussent été réellement présents. Souvent elle plaçait sur le petit autel,

érigé devant le tableau, ce qu'on lui servait pour son repas, priant Jésus de vouloir bien le partager. D'autres fois elle priait Marie de lui donner, pour un moment, son divin Enfant à caresser. Et souvent, pas toujours, la céleste Mère exauçait son pieux désir ; ou bien l'Enfant Jésus quittait le tableau et venait partager le repas de Véronique. O qu'heureux sont les cœurs purs, simples et ne désirant que Dieu !

Un jour la jeune enfant descendit au jardin cueillir des fleurs pour son petit autel. Le cœur plus embrasé que jamais de saints désirs, elle n'avait pas songé aux frimas de l'hiver qui avait étendu son blanc manteau sur la terre.

L'enfant sur la neige elle-même
Tombe à genoux, et, toute en pleurs :
“ Jésus, dit-elle, toi que j'aime,
Mon Jésus, donne-moi des fleurs ”

Nulla fleur ne perça la glace :
Mais que Jésus est bon pour nous !
Lui-même apparut à la place
Où l'enfant priait à genoux

“ Que ton âme soit consolée,
Dit-il, je suis la fleur des champs,
Je suis le lys de la vallée ! ”
Puis il s'échappe en se cachant.

La jeune enfant, d'abord troublée,
A bientôt reconnu Jésus !
“ Fleur des champs, lys de la vallée,
Ah ! pourrais-je désirer plus ?

Véronique, croyant qu'il était allé se cacher à la maison, y courut, et, fort étonnée de ne pas le trouver, se rendit auprès du tableau ; là, tout affligée, elle dit au divin Enfant : “ Comment donc avez-vous fait pour revenir si vite dans les bras de votre Mère ? J'ai beaucoup couru sans pouvoir vous atteindre.” Touchée de son chagrin, Jésus lui donna alors un baiser affectueux qui la consola aussitôt. Quelle simplicité, quelle candeur dans cette enfant ! mais en même temps quel désir de posséder Jésus ! Et que n'en sommes-nous pareillement consumés !

QUALITÉS DE CE DÉSIR

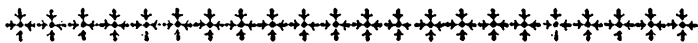
“ Le désir de la perfection, dit S. Léonard de Port-Maurice, doit être *efficace*, c'est-à-dire tel qu'il vous porte à agir : car pour ce qui est d'une certaine velléité, sans aucun effet, elle est commune à tous les pécheurs. Le désir est *efficace* quand il embrasse tous les moyens et qu'il retranche tous les obstacles. . . . Il doit

être *souverain*, c'est-à-dire le premier de tous vos désirs. Quel motif de confusion, si vous ne découvrez en vous qu'un désir languissant ! . . . Il doit être enfin *unique*, c'est-à-dire que nous ne devons désirer les choses qu'autant qu'elles nous conduisent à Dieu"

C'est dans ce sens que la Ste Vierge dit à la Vénération Marie d'Agréda, franciscaine. " Ne désirez point les honneurs. Ne demandez au Seigneur que son saint amour ; ne désirez jamais aucune chose périssable. Vos continuel désirs ne doivent consister qu'à voir et à aimer le Souverain Bien dans la patrie céleste. Vos gémisséments et tous vos souhaits doivent tendre là et vous devez avoir d'ardents désirs de souffrir pour vous rendre digne de Dieu."

La Bienheureuse Lidwine avait parfaitement compris cette sublime leçon. Prodiges de patience au milieu des souffrances horribles qu'elle endurait depuis 38 ans, cette tertiaire avait une soif si insatiable de prouver à Dieu son amour et d'avancer en la perfection, que, toute érasée sous le pressoir de ses douleurs, elle désirait encore de nouvelles croix. " Hélas ! mon Jésus, s'écriait-elle, je n'ai rien fait jusqu'à ce jour ! "

PRATIQUE.- Ne formons désormais qu'un seul et unique désir, celui d'être à Dieu, d'avancer dans la perfection. Désirons ardemment et par dessus tout ce qui peut nous rendre saints.—A celui qui se lamente de ne pas *sentir de désirs*, je dirai : Ne vous troublez pas, la peine que vous en éprouvez est agréable à Dieu. Dans cet état d'insensibilité vous pouvez profiter beaucoup. Frappez, frappez toujours à la porte du Cœur de Jésus, sans jamais vous décourager. Ayez confiance, restez calmes et recueillis sous son regard. Le feu divin qui s'échappe de ce Cœur finira par échauffer et embraser la vôtre.



TERRE-SAINTE

ŒUVRES.

François avait visité l'île de Chypre, la Syrie, l'Égypte et la Palestine. N'était-ce pas assigner à ses enfants les limites dans lesquelles devait s'exercer leur zèle ? Ils le comprirent ainsi, et aujourd'hui encore la Custodie franciscaine de Terre-Sainte s'étend dans toutes ces contrées.

Voici le détail de leurs résidences et des œuvres auxquelles ils se livrent.

I. -- PALESTINE.

JUDÉE. 1. *Jaffa*. -- Résidence ; paroisse ; hôtellerie pour les pèlerins ; deux écoles ; aumônerie des Sœurs de Saint Joseph ; sanctuaire transféré de Saint Pierre.

2. *Ramleh*. -- Résidence ; paroisse ; sanctuaires de Saint Joseph et de Saint Nicodème ; école. C'est l'ancienne Arimathie.

3. *Emmaüs*. -- Résidence ; hôtellerie pour les pèlerins ; sanctuaire de la Fraction du pain ; collège séraphique pour le recrutement des vocations religieuses.

4. *S. Jean-in-Montana*. (*Aïn-Karim*). Couvent ; paroisse ; deux écoles ; aumônerie des Dames de Sion ; deux sanctuaires, celui de la Visitation et celui de la Nativité de Saint Jean-Baptiste ; hôtellerie pour les pèlerins ; récollection pour les Frères clercs.

5. *Jérusalem*. -- Couvents du Saint Sauveur et du Saint Sépulcre ; paroisse ; orphelinat ; école professionnelle ; ouvrage ; pharmacie ; hôtellerie pour les pèlerins ; sanctuaires de la grotte de l'Agonie, du jardin de Gethsémani et du lieu de la flagellation. De plus dans la basilique du Saint Sépulcre : 1. Sur le Calvaire, le lieu où Notre-Seigneur fut dépoillé de ses vêtements, celui où il fut attaché à la Croix, ceux où se tenait la Sainte Vierge pendant le douloureux crucifiement de son divin Fils, et où elle vint quand fut plantée la Croix ; 2. Au pied du Calvaire, un droit partagé avec les schismatiques grecs, arméniens et coptes sur la pierre où fut lave le corps inanimé de l'Agneau immolé, dite *Pierre de l'Ouction* ; 3. Un droit partagé avec les Grecs et les Arméniens schismatiques sur le Saint Sépulcre ; 4. Le lieu où le Sauveur ressuscité apparut à sa Sainte Mère ; 5. Celui où il apparut à Marie-Madeleine qui le prit pour un jardinier ; 6. L'endroit où Sainte Hélène trouva la vraie croix ; cinquième et sixième stations de la Voie Douloureuse ; sanctuaire du Saint Cénacle transféré à Saint Sauveur ; droit sur le tombeau de la Très Sainte Vierge dans la vallée de Josaphat et sur l'église arménienne schismatique de Saint Jacques pour les cérémonies religieuses le jour de la fête de cet apôtre.

6. *Mont des Oliviers*. -- Droit sur la mosquée de l'Ascension, le jour du mystère ; droit sur le lieu *Viri Galilæi*.

7. *Bethphagé*. -- Lieu où Notre-Seigneur, quelques jours avant sa passion, monta sur une ânesse pour entrer triomphalement à Jérusalem par la porte Dorée. Chapelle.

8. *Béthouai*. -- Emplacement de la maison de Sainte Marthe et tombeau de Lazare.

9. *Bethléem*.—Couvent ; paroisse ; école ; hôtellerie pour les pèlerins ; sanctuaire de la Nativité de N. S. Jésus-Christ avec pleine propriété : 1. Sur le sol du lieu même de la naissance du Sauveur ; 2. Sur le lieu où fut déposé Jésus-Enfant dans la crèche ; 3. Sur celui où se tenaient les Mages pour adorer le Nouveau-Né ; 4. Sur le groupe y attendant des grottes de Saint Joseph, des Saints Innocents, de Saint Jérôme et des Saintes Paule et Eustochie ; plus loin, propriété exclusive de la grotte du Lait ; droit sur la grotte des Pasteurs ; maison de Saint Joseph ; lieu des citernes de David.

GALILÉE. 10. *Saint Jean d'Acre*.—Résidence ; paroisse et école.

11. *Jaffa de Galilée*.—Maison de Zébédée, père des apôtres Jacques et Jean.

12. *Nazareth*.—Couvent ; paroisse ; école ; hôtellerie pour les pèlerins ; sanctuaires de la grotte de l'Annonciation, de l'Atelier de Saint Joseph, du Rocher où le Sauveur ressuscité prit un repas avec ses Apôtres, des Collines de l'Éffroi et du Précipice.

13. *Naïm*.—Sanctuaire de la Résurrection du fils de la veuve.

14. *Séphoris*.—Sanctuaire de Sainte Anne.

15. *Cana*.—Sanctuaire de la maison des noces où l'eau fut changée en vin.

16. *Mont Thabor*.—Résidence ; hôtellerie pour les pèlerins ; sanctuaire de la Transfiguration.

17. *Tibériade*.—Résidence ; paroisse ; hôtellerie pour les pèlerins ; sanctuaire de Saint Pierre.

II.—SYRIE.

18. *Sour*.—Résidence ; paroisse ; deux écoles. C'est l'ancienne ville de Tyr.

19. *Saïda*.—Résidence ; paroisse ; deux écoles. C'est l'ancienne Sidon.

20. *Beyrouth*.—Résidence et procure de la mission.

21. *Damas*.—Couvent ; paroisse ; école ; cours d'arabe pour nos missionnaires.

22. *Harissa*.—Résidence ; ministère pour les Maronites.

23. *Tripoli-Ville*.—Résidence ; paroisse et école.

24. *Tripoli-Port*.—Résidence ; succursale et deux écoles.

25. *Lattaquieh*.—Résidence ; paroisse et deux écoles.

26. *Alep*.—Couvent ; paroisse ; succursale ; école ; collège ; aumônerie des Sœurs de Saint Joseph ; cours d'arabe pour les missionnaires.

27. *Aïntab*.—Résidence ; paroisse ; école ; cours de ture pour les missionnaires.
 28. *Marach*.—Résidence ; paroisse ; deux écoles ; cours de ture pour nos religieux.
 29. *Yéni-Kaleh*.—Résidence ; paroisse ; école.
 30. *Donkalé*.—Succursale d'Yéni-Kaleh ; école.
 31. *Moujouk-Déré*.—2^e succursale d'Yéni-Kaleh ; école.
 32. *Denek*.—3^e succursale d'Yéni-Kaleh ; école.
 33. *Knaïc*.—Résidence ; paroisse ; deux écoles.

III.—ILE DE CHYPRE.

34. *Limassol*.—Résidence , école ; orphelinat.
 35. *Larnaca*.—Couvent ; paroisse ; école ; cours de grec pour nos missionnaires.
 36. *Nicosie*.—Résidence ; paroisse ; école.

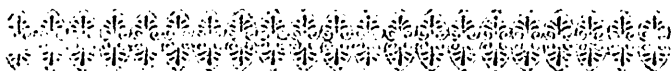
IV.—BASSE-EGYPTE.

37. *Alexandrie*.—Couvent ; paroisse ; succursale ; école ; collège tenu par les Frères des Ecoles chrétiennes ; aumônerie.
 38. *Ramlah-les-Alexandrie*.—Résidence et paroisse.
 39. *Le Caire*.—Couvent ; paroisse ; succursale ; école ; aumôneries des Dames du Bon Pasteur à *Choubrak*, de l'hôpital à l'*Abassich*, du collège des Frères au *Cornifich*.
 40. *Boulacq*.—Résidence ; paroisse ; école.
 41. *Le Vieux-Caire*.—Résidence et paroisse.
 42. *Kafar-Zayat*.—Résidence ; paroisse et école.
 43.—*Damaulhour*.—Résidence et paroisse.
 44. *Damiette*.—Résidence ; paroisse ; école.
 45. *Rosette*.—Résidence ; paroisse ; école.
 46. *Mansourah*.—Résidence ; paroisse ; école.
 47. *Port-Saïd*.—Résidence ; paroisse ; école ; aumônerie des Sœurs du Bon Pasteur.
 48. *Ismailiah*.—Résidence ; paroisse ; école.
 49. *Suez*.—Résidence ; paroisse ; école.
 50. *Port-Terzifick*.—Résidence ; succursale de Suez.

RÉCAPITULATION.

1. Religieux	431
2. Couvents et résidences.....	47
3. Sanctuaires	44
4. Paroisses et succursales.	38
5. Aumôneries	8

6. Ecoles que fréquentent plus de 5000 enfants	44
7. Orphelinats qui en 1876 entretenaient 301 orphelins	2
8. Ouvroir	1
9. Ecole professionnelle	1
10. Pharmacie	1
11. Collège	1
12. Collège séraphique	1
13. Procure de mission	1
14. Cours d'arabe pour nos missionnaires	1
15. Cours de turc pour nos missionnaires	2
16. Cours de grec pour nos missionnaires	1
17. Hôtels pour les pèlerins	8



JAFFA.

EXPOSITION DONNÉE PAR LA RUSSIE.

Ainsi que nous l'avons déjà constaté, la rade de Jaffa n'est pas sûre. La mer s'y livre à des caprices soudains, à de terribles fureurs. Malheur alors au navire qui n'est pas sur ses gardes, ferme sur ses ancres ; il sera vite emporté, jeté à la côte ou brisé contre les récifs ! Nous avons déjà mentionné l'ensablement du *Seignelay* ; le croiseur français ne fut pas seul à payer tribut au courroux des eaux. Quelques jours plus tôt, le *Tchihatchoff*, paquebot de la Cie Russe de navigation, avait été frappé ; cet accident avait même pris les proportions d'un grave sinistre maritime. Nous avons raconté ce dramatique naufrage : la formidable détonation qui l'annonça à la côte, l'envahissement de l'eau dans le steamer, l'affolement de l'équipage et des passagers, la lutte héroïque contre les éléments déchainés, le laborieux sauvetage au milieu de la tempête et des ténèbres ; nous avons flétri le cruel égoïsme des moines grecs refusant de recevoir les coreligionnaires qui, ayant tout perdu dans le désastre, se trouvaient hors d'état de payer leur logement et leurs dépenses ; raconté le dévouement de nos Pères, peint la touchante reconnaissance des naufragés.

Il ne devait pas se clore l'incident. La Cie Russe de navigation, propriétaire du navire perdu, tint à laisser aux Pères de Terre-Sainte un monument durable de sa gratitude. Dans cette pensée généreuse, elle a fait confectionner à ses frais une magnifique exposition pour le Très Saint Sacrement. L'ouvrage est en cuivre doré : le style en est gothique et l'aspect sévère. Les quatre colonnes sont lisses et sans ornements ; le dais est fort simple, mais l'ensemble est du meilleur goût et produit le plus bel effet. Une inscription en émail rappelle les services que les religieux ont rendu aux naufragés. C'est une œuvre d'art d'une valeur réelle.

Le don de la Russie complète celui de France, l'encadre d'une manière fort heureuse et le fait merveilleusement ressortir. La France et la Russie concourent donc ensemble à honorer le divin Sauveur dans le sacrement de son amour : elles lui ont dressé un trône d'honneur autour duquel toutes deux de concert montent la garde. Veuille le Seigneur bénir cette alliance et la rendre féconde en fruits de salut ! Veuille sa divine Majesté abaisser sur ces deux puissances un regard de complaisance et d'amour. Qu'Elle les fasse triompher des difficultés qui les étreignent ; qu'Elle ouvre leurs yeux, éclaire leur intelligence, échauffe leur cœur ; qu'Elle donne à l'une de jeter le manteau de l'erreur, à l'autre de retrouver l'antique vertu de ses pères et que toutes deux travaillant chacune dans la sphère de son activité et s'efforçant d'étendre le règne de Dieu, brillent d'un vif éclat et trouvent dans la pratique des préceptes divins bonheur et gloire !

(S. FRANÇOIS ET LA TERRE-STE.)



NOTRE PÈLERINAGE DE LUNDI.

C'est le 11 juillet, au Sanctuaire du Sacré-Cœur, à Joliette, qu'a eu lieu le pèlerinage du Tiers-Ordre de la Pénitence. La pénitence a fait partie du programme, c'était obligé, pour la faire pratiquer à ses enfants, le Bon Dieu se sert de tous les moyens, même des Compagnies de Railways.

Déjà, en nous fixant le 11 après nous avoir promis ses chars pour le 14, la Compagnie du C. P. R. nous avait infligé une grosse pénitence. Par là elle nous condamnait fatalement à l'imprévu, en déconcertant à la fois pèlerins et directeurs.

A peine en étions nous consolés à la vue des masses compactes qui dès 5 heures du matin envahissaient la Gare Dalhousie, que survenait une autre pénitence, grâce à l'aimable Compagnie. C'était la pénitence du pressoir. Il fallut en effet nous comprimer réellement pour nous installer dans les deux trains qu'elle mettait à notre disposition. Toutefois, cette mortification inattendue ne prit pas au dépourvu la bonne humeur aussi canadienne que franciscaine des pèlerins.

A la guerre comme à la guerre et sur les chars du Pacifique comme sur les chars du Pacifique ! La charité n'en fut que mieux pratiquée car chacun se gêna pour son voisin et pour les nouveaux arrivants des gares suivantes. Les plus braves restèrent debout, d'autres à moitié assis, et quelques-uns pittoresquement huchés sur les valises ou les angles en saillie.

Les départs eurent lieu au chant de l'*Ave Maris stella*, à 5 h. 40 pour le premier train ; à 6 h. 10 pour le deuxième. Des programmes contenant l'ordre du jour et les cantiques à chanter furent donnés à chaque pèlerin. Les PP. Directeurs parcouraient les chars pour diriger les chants et les prières, et pour donner des allocutions.

Vers 9½ h. nous arrivions à Joliette. Les R. F. Clercs de S. Viateur introduisirent notre procession dans leur magnifique chapelle du Sacré-Cœur. En un instant elle fut envahie avec les couloirs et les salles adjacentes. Envahie surtout la sainte Table où furent distribuées environ mille communions. L'un des Pères chanta la grand'messe solennelle puis vint le temps libre, et une invasion d'un autre genre eut lieu au réfectoire et sur les pelouses du collège.

A 1 heure, après avoir donné aux Pères Directeurs une cordiale hospitalité, Monsieur le Curé recevait dans sa gigantesque église paroissiale les fraternités de Joliette et de Montréal. Ensemble les enfants de S. François firent l'exercice solennel du Chemin de Croix prêché par un des Pères. Ensemble ils prièrent les bras en croix comme leur Séraphique Père sur l'Alverne. Ensemble, ils chantèrent leurs actions de grâces après une nombreuse prise d'habit et plusieurs professions. Le sermon de vêtue fut prêché par le R. P. maître des novices des Clercs S. Viateur et la Bénédiction solennelle du T. S. Sacrement clôtura la longue mais touchante cérémonie.

Une dernière cérémonie devait avoir lieu au Sanctuaire du Sacré-Cœur. Elle dut être supprimée faute de temps. L'heure avancée et, je pense, un peu la pluie qui menaçait hâtèrent sensiblement le retour. A 4 heures, les chars nous emportaient vers Montréal, tous harassés de fatigue mais enchantés d'un si beau pèlerinage.

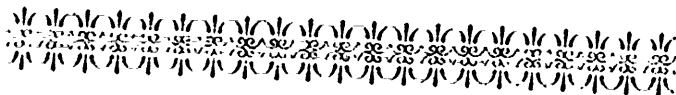
Le pèlerinage avait été bien beau en effet. Grâce à qui? Grâce à notre bien aimé Archevêque et nos Pasteurs qui par les prières liturgiques nous ont obtenu un si beau temps après les pluies désastreuses qui viennent de finir. Grâce à qui? Grâce à la cordiale hospitalité de Monsieur le Curé de Joliette et des R. R. Cleres de S. Viateur. Grâce à qui encore? Grâce votre entrain et à votre bonne volonté, chers pèlerins. 3 choses étaient demandées sur le programme : 1. La conformité ponctuelle aux avis des Directeurs du pèlerinage. 2. La participation générale aux prières et aux chants publics. 3. Le silence et le recueillement, surtout dans le trajet des processions. Certains prophètes nous disaient: Inutile de faire la 3me recommandation, vous échoueriez à coup sûr. Se taire! . . . mais ce sera impossible pour une *certaine classe* de vos pèlerins! En dépit des faux prophètes, et à la grande édification de la sympathique paroisse de Joliette, tous nos pèlerins ont été, comme de vrais religieux, fidèles à leur triple consigne. Que sera-ce donc plus tard lorsque la Compagnie qui nous transportera aura mieux fixé son jour à l'avance, et fourni tous les chars nécessaires? Que sera-ce, si le simple programme pourra être bientôt remplacé par un recueil de chants franciscains édité par les PP. Directeurs?

Mais le plus beau d'un pèlerinage n'est pas dans la sérénité du temps, ni même dans l'imposante régularité des cérémonies extérieures. Il se trouve dans les bénédictions invisibles, les grâces obtenues, les prières exaucées. Tous nous apportions bien des vœux, bien des intérêts à recommander au Sacré-Cœur. Pour avoir plus de chance de réussir, nous avons prié tous ensemble, nous avons mis en commun toutes nos intentions, nous avons fait comme un assaut général au divin Cœur de Jésus. Qui nous dira les bienfaits qu'il s'est ainsi laissé arracher de vive force, et pour ceux qui attendent encore, la douce assurance qu'ils ont reçue d'être bientôt exaucés s'ils persévèrent? Or il n'est pas besoin de demander à qui nous devons ce précieux succès de notre pèlerinage.

Grâces en soient rendues au Sacré-Cœur lui-même qui nous a bénis si visiblement et a répondu par tant de faveurs secrètes à nos demandes les plus intimes!

Chers pèlerins nous avons donc passé ensemble un bien bon jour. Il n'y a pas de beau jour sans souvenir durable. Le meilleur des souvenirs, c'est la fidélité aux bonnes résolutions prises en face du Sacré-Cœur. Ce sera le nôtre n'est-ce pas ? C'est ainsi que nous tâcherons de réaliser ce souhait d'un bon pèlerin, le soir du 11 : " Puisse le Sacré-Cœur être aussi content de ses pèlerins qu'ils l'ont été de lui ! " *Placant Deo quibus placuit Deus !*

FR. MARIE BERNARD, *M. Obs.*



BIBLIOGRAPHIE.

Dans notre dernier numéro nous vous annoncions une " Nouvelle vie de S. Yves de Bretagne, prêtre, du Tiers Ordre de S. François," par notre Père Norbert. En attendant que nous ayons l'occasion d'en extraire quelque page pour vous la mettre sous les yeux, laissez-nous vous donner une idée de ce volume en vous indiquant brièvement la table des matières.

Dans l'*introduction*, l'auteur parle du Tiers-Ordre d'une manière fort remarquable. Nos Tertiaires, après l'avoir lue, n'en seront que plus heureux d'appartenir à un Ordre si vénérable. Dans le chapitre Ier, on raconte la vie du Saint durant son enfance et ses études ; dans le chapitre II, on nous le montre comme juge et avocat ; dans le chapitre III, nous admirons S. Yves prêtre, curé et missionnaire ; le chapitre IV nous parle du Saint Tertiaire ; on retrace dans le chapitre V ses vertus : et dans le chapitre VI ses miracles et sa mort. Enfin dans le VII, il est parlé de sa canonisation et de son culte.

Dans un *appendice*, on a la liste de 400 noms de Tertiaires remarquables, des siècles passés et de notre époque.

Encore une fois, chers Tertiaires, prenez et lisez : vous serez portés à imiter et à remplir mieux encore les devoirs de votre profession.

Nous vous signalons encore aujourd'hui la vie d'une autre illustre Tertiaire dont nous vous reparlerons, s'il plaît à Dieu.

SAINTE BRIGITTE DE SUEDE, sa vie, ses révélations et son ordre, par Mme la Ctesse de Flavigny, ouvrage approuvé par le R. P. Villard, maître en théologie, des F. F. Prêcheurs, et S. G. Mgr Lagrange, Evêque de Chartres. Un beau vol. in-8 de plus de 600 pages, franco 4 fr. (J. Leday et Cie Editeurs, Paris, 10, rue de Mézières.)

Cette vie de Sainte Brigitte est absolument neuve et inédite, et enrichie de documents nouveaux que l'auteur est allée chercher elle-même dans le pays de la sainte. L'auteur a eu cette fortune inespérée de la communication de précieux manuscrits du XVe siècle, et chose plus importante encore, de la première biographie de la Vénérable Veuve que les Pères Jésuites Hollandais cherchèrent en vain et que l'historien danois a négligée ; l'auteur s'est aidé aussi d'études récentes sur le moyen âge suédois où nul biographe de Sainte Brigitte n'avait encore puisé. Enfin les écrits de la Sainte sont groupés par leur objet avec l'esprit fidèle du texte et le principal des manuscrits originaux de Sainte Brigitte est traduit mot pour mot.

Je déclare n'avoir rien trouvé dans ce beau travail où l'érudition s'unit à l'élevation des pensées et à la noblesse du style que de conforme à la foi chrétienne. Ainsi s'exprime le T. R. Père Villard, maître en théologie des F. F. Prêcheurs.



NECROLOGIE.

Delle Robitaille ; Delle Richer ; Dame Charretier ; Marie Mercure ; Delle Angèle Vallerand ; Delle Philomène Roy ; Dame Marie-Louise Brault, tertiaires ; ainsi qu'une tertiaire dont on ne nous a pas donné le nom, de Cohoes, N. Y., et qui a fait, dit-on, une très belle mort. Ses dernières paroles ont été : "S. François vient me chercher." Enfin Dame Raby Placide. Défunte abonnée, Mme Bergevin.

Veillez prier pour ces chères défuntés ainsi qu'à toutes les intentions particulières qui nous ont été recommandées.

R. I. P.

